

Les deux premières journées du colloque sur
« Le Maurrassisme et la Culture »

Centre d'histoire de *Sciences Po* Paris,
25 et 26 mars 2009

par Tony Kunter

Avril 2009

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2009 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Avant le premier conflit mondial : des contributions prometteuses

Michel Leymarie, l'un des organisateurs du colloque, avait pour tâche d'introduire la manifestation. Il fait remarquer que la moitié des intervenants sont étrangers, ce qui atteste du rayonnement du maurrassime au-delà de l'hexagone et de la volonté de ces chercheurs d'adhérer à une démarche d'histoire socio-politique et culturelle.

Il s'agit ici d'aborder le politique et le culturel non seulement par l'histoire des idées mais aussi par l'histoire des moments, des lieux, et des effets que suscite la pensée de Charles Maurras. Le professeur lillois fait remarquer que la pensée d'Action française, en son temps, a bénéficié d'un certain prestige.

Il souligne que les multiples facettes du mouvement — le journal, la ligue, la doctrine, l'I.A.F. — requièrent des compétences variées pour analyser cet objet d'étude telles que celles d'historien de l'art, de littéraire, de germaniste et de musicologue. Ce troisième colloque veut enfin travailler sur la longue durée d'Édouard Drumont à Pierre Boutang pour étudier les liens entre société, politique, culturel et esthétique.

De Maurras à Bainville : étude des grandes figures

Grégoire Kauffmann, le brillant biographe d'Édouard Drumont, tente de jeter un pont entre Maurras et le chef de file de *La Libre Parole*. Il constate que la parole pamphlétaire maurrassienne a recours à Drumont et revient alors sur l'article d'hommage de Maurras au lendemain de la mort de l'auteur de *La France juive*. Cette influence drumontiste est revendiquée et Maurras tente de faire mieux dans le style et les idées si bien qu'à la fin des années 1900 le style pamphlétaire maurrassien finit par influencer Drumont dans le cadre d'une lutte générationnelle.

Philippe Secondy, universitaire montpelliérain, se lance le défi d'analyser la verve pamphlétaire de Léon Daudet, auteur qui a écrit cent vingt-huit ouvrages de 1891 à 1941, et dont *L'Observateur* estime qu'il a rédigé plus de neuf mille articles notamment dans le cadre de ses éditoriaux de *L'Action française* entre 1908 et 1941. Pendant un demi-siècle, Daudet a jeté un regard caustique sur ses contemporains, se définissant comme un polémiste et historien des mœurs de son temps. M. Secondy s'interroge alors sur les ressorts de l'arme pamphlétaire et la nature de cet outil politique que constitue sa plume.

Christophe Dickès, formidable biographe de Jacques Bainville, s'intéresse aux aspects de critique littéraire et théâtrale de l'historien d'Action française.

Ce point de vue surprend car Bainville sait apprécier la nouveauté, pour exemple le retour de l'opérette italienne. Il la voit telle une forme de réaction novatrice mais se plaint qu'elle soit chantée en français, ce qui lui apparaît comme un signe de régression. La critique littéraire permet de découvrir une certaine sensibilité bainvillienne, qui détonne avec l'analyste froid de la politique internationale. Ce relent émotionnel peut se retrouver dans ses travaux d'histoire au moment où il écrit son *Napoléon*. Marqué par un rejet du mysticisme, sa critique littéraire date principalement d'avant 1914.

Autour des revues : Maurras dépassé par le foisonnement

Laurent Joly, chargé de recherche au C.N.R.S., célèbre biographe de Xavier Vallat, se concentre autour de la *Revue critique des idées et des livres*. Il en présente le fondateur, Jean Rivain, figure oubliée de l'A.F. Né en 1883, secrétaire de La Tour du Pin, il fut à l'origine du débat entre le Sillon et l'Action française en 1903. Il fit fortune et s'investit dans la grande maison d'édition que fut la N.L.N. En 1908, il créa la *Revue critique* qui devait à l'origine se substituer à l'ancienne revue bimensuelle d'Action française. Il appartient, à l'instar d'autres contributeurs de la revue — Pierre Gilbert et Eugène Marsan —, à la première génération qui considéra Maurras comme un « maître ». La *Revue critique* se voulait une publication de culture générale en opposition au scientisme de la Nouvelle Sorbonne. Aussi, le thème du néoclassicisme s'y impose au nom d'un combat contre le romantisme et de la défense du génie français. Jean Rivain prend véritablement la direction de la revue en 1910. Il développe des thèmes variés et lui donne un format de plus en plus élégant si bien que la publication commence à connaître du succès jusqu'à tirer à 3 300 exemplaires en 1912. La *Revue critique* finit même par s'imposer comme principale revue de critique française comparable par son aura à la N.R.F. Elle se détache du maurrassisme strict pour faire l'éloge de Musset, de Rousseau, ou de Gérard de Nerval. Cet éclectisme aboutit à une rupture violente en 1914, Maurras la condamnant pour des prétextes de mauvaise foi sur Bergson. La *Revue critique* était alors en rupture de ban avec l'empirisme organisateur maurrassien. M. Joly insiste également sur la compétition existante entre Jean Rivain et Georges Valois. Il termine sur la saignée de la Grande Guerre : sur quarante collaborateurs, vingt-cinq meurent en 14-18.

Thomas Roman, spécialiste des revues traditionalistes, prend la parole sur le thème de *L'Indépendance* avec ou sans Maurras. Il note que cette publication est bien en dessous de la *Revue critique* et a disparu assez rapidement, ne comptant que quarante-huit numéros, de mars 1911 à août

1913. *L'Indépendance* se présente comme une critique des idées de 1789 en promouvant tout ce qui peut faire renaître la tradition. Elle compte dans ses rangs une figure de proue des antidreyfusards du lendemain, Georges Sorel, connu pour ses théories sur le syndicalisme révolutionnaire. M. Roman atteste d'une volonté de récupération de ce dernier par l'A.F. dans le cadre d'une pièce de théâtre de Paul Bourget en 1910 qui reprend partiellement les *Réflexions sur la violence*. L'intérêt de Sorel pour l'A.F. intervient vers 1907-1908 en même temps que le mouvement néo-royaliste s'intéresse à lui. Thomas Roman revient sur l'échec de *La Cité française* qui devait faire le pont entre l'A.F. et le sorélisme. Sorel et les maurrassiens se rencontrent alors sur le terrain de l'antidémocratisme. À l'automne 1910, il se rend compte qu'il est en passe de devenir le jouet de l'A.F. et laisse tomber cette entreprise. Le titre de *L'Indépendance* témoigne de la volonté d'éviter l'écueil de la récupération maurrassienne. Mais ce projet néo-conservateur ne tient pas : le discours se radicalise sur la défense de la religion, l'antidémocratisme et l'antisémitisme et crée l'amalgame avec le courant maurrassien, ce qui est lié à des Barrès ou Bourget qui rejoignent la revue. La personnalité de Jean Variot compte beaucoup dans l'attraction des plumes nationalistes. Les critiques répétées des socialistes contre le journal de Sorel poussent celui-ci à le quitter en 1913, d'autant plus qu'il doute d'une possible restauration maurrassienne.

L'après-midi se termine sur l'intervention de Priscilla Parkhurst Ferguson, sociologue à l'Université de Columbia, qui traite des chroniques de la vie ordinaire dans l'Action française, en référence à Michel de Certeau. Il s'agissait de s'appesantir sur l'orientation idéologique de la publicité et les chroniques de la mode et de la cuisine au travers de la plume de Marthe Allard Daudet alias Pampille, auteur des *Bons plats de France*. La dénonciation des clientes juives, une campagne contre le bronzage, et l'évocation du chauvinisme et du classicisme culinaires (production de cuisine et consommation) sont autant de thèmes évoqués avec brio par M^{me} Parkhurst Ferguson.

Philosophie, politique et esthétique : contre-influences

Michael Sutton, spécialiste de Charles Maurras, universitaire anglais, prend la parole au sujet des philosophies blondélienne et bergsonienne face au maurrassisme. Le problème est posé de deux philosophes de l'action face à Charles Maurras et son mouvement qui prônent *l'action* française, tous trois en compétition pour enrôler les jeunes esprits. M. Sutton pose la question de

savoir s'il y a deux philosophies qui s'opposent à une troisième. Autrement dit, existe-t-il un Maurras philosophe ? Si Thibaudet parle des « idées de Charles Maurras », il traite du bergsonisme. Plus tard, Emmanuel Beau de Loménie évoque *Maurras et son système*. Aucun livre ne porte le titre de *philosophie de Charles Maurras*. La dernière décennie du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle sont les années fastes de la publication de Maurras en philosophie politique, où l'on trouve une cohérence empruntée à la synthèse subjective d'Auguste Comte. Les idées de ce dernier sont peu empruntées dans les années 1890, la génération de Gaulle lui préférant le bergsonisme qui vante l'action entre intelligence et indistinct. Agathon témoigne également de cet attrait pour le bergsonisme et marque le paradoxe d'une A.F. sans véritable philosophie politique. L'importance de Blondel est moindre au moment des *Jeunes gens d'aujourd'hui*. Bouleversé par la crise moderniste, il s'en prend à Maurras dans les *Annales de Philosophie chrétienne*. Jacques Maritain, transfuge du bergsonisme, va représenter par son néo-thomisme (autonomie du naturel par rapport au surnaturel) la seule tentative philosophique de l'A.F., avec cependant la rupture qu'on lui connaît au moment de la condamnation vaticane. Après 1918, Blondel influence les Jésuites et Bergson a moins d'écho (cf. François Azouvi, *La Gloire de Bergson*). Par le départ de Maritain, l'A.F. connaît un vide du point de vue philosophique dans les années trente et durant la Seconde Guerre mondiale.

Jérôme Grondeux, universitaire parisien, historien des idées, intervient sur Maurras, les maurrassiens et Péguy. Le point de départ de Péguy, sorte de socialisme kantien qui prêche par la parole et par l'exemple, est très loin de Maurras et Barrès. Trois ruptures vont marquer la vie de Charles Péguy : en janvier 1900, il crée les *Cahiers de la Quinzaine* par refus d'une presse socialiste soumise au militantisme ; en 1905, il rompt avec le pacifisme socialiste ; en 1907-1908, il retourne vers la foi catholique. Les derniers combats de Péguy sont menés en parallèle avec l'A.F. contre la Sorbonne et pour les humanités classiques. M. Grondeux s'interroge alors sur les points de contact entre péguistes et maurrassiens, sur les problèmes que pose la lecture de Péguy chez ces derniers et sur ce que la lecture qu'en font les maurrassiens peut nous apprendre sur ce premier. Du vivant de Péguy, il n'y a pas de vrai rendez-vous même si, à la fin de sa vie, il envoie ses ouvrages à Charles Maurras. Sorel, *L'Indépendance*, le Cercle Proudhon, ou Daniel Halévy sont autant de rapprochements entre les deux courants. Le combat sur la loi des trois ans constitue également un point commun. Des différences existent cependant, Péguy étant un défenseur du pluralisme face à un Maurras unificateur. Le rapport à l'action est aussi très différent chez ces deux penseurs. Un autre exemple : il s'oppose à Maurras lors de

l'élection de Bergson à l'Académie française. Ce sont Henri Massis, Pierre Boutang et Rémi Soulier, avec son *Péguy de combat*, qui marquent la tentative de récupération par l'A.F., tentative qui tourne court. C'est qu'il y a une vraie opposition entre mystique et politique chez Péguy. Maurras refuse ce terrain là. Toute la lecture maurrassienne de cet auteur achoppe sur ce point.

Gide, un anti-Maurras ? Telle est la question que se pose Jean-Michel Wittmann, universitaire messin, en référence à l'expression d'Henri Massis « Gide, un anti-Barrès ». Deux écrits de Maurras, l'un en 1891, critique élogieuse, l'autre en 1946, s'adressent à Gide. En juin 45, ce dernier répond à Léon Roudiez que Maurras est pour lui un non-sujet mise à part la *querelle du peuplier* en 1903, débat autour des *Déracinés* de Barrès où Maurras reproche à Gide d'être un corps étranger dans la nation du fait de son protestantisme. Malgré tout, Maurras constitue un important pôle de répulsion pour Gide. Mais cet affrontement est biaisé par la personnalité de Barrès, auquel Gide préfère se référer, le considérant comme un ennemi d'envergure bien plus importante. En 1908-1909, il se rapproche pourtant de l'Action française et en 1910 il assiste à une manifestation d'A.F., versant même une souscription pour la Ligue. Il s'abstient nonobstant de lire le journal par peur de « redevenir républicain ». Gide, homosexuel et protestant, se distingue de Maurras sur la question du classicisme, en promouvant l'individualisme et en refusant tout lien entre littérature et politique. Durant le Grande Guerre, il se rallie à l'Union sacrée, écrit à Maurras en novembre 1916, et s'abonne à *L'Action française*. Dès l'après guerre, il s'en éloigne radicalement et se lance dans une reconquête du classicisme face à la perception maurrassienne de ce dernier. Gide règle définitivement son compte à Maurras dans *Les Faux-monnayeurs* (1925), inventaire des idées politiques et sociales de la Belle Époque, en théorisant le fait qu'il faut cultiver sa différence tout en sachant retourner vers la collectivité qui doit intégrer.

Charles Maurras et l'Antiquité : une communication polémique

Christian Amalvi, professeur des universités montpelliérain, souligne le caractère régional et familial des racines antiquisantes de Maurras. Il revient sur l'importance du *Chemin de Paradis*, d'*Anthinéa* et des *Vergers sur la Mer* dans l'œuvre maurrassienne se rapportant à l'Antiquité. Il rappelle que la prière de Maurras sur l'Acropole n'est pas confinée à l'esthétisme philosophique face au développement de ce qu'Albert Thibaudet appelait son « nationalisme athénien ». Pour la force et la durée, c'est l'Empire

romain qui est salué par Maurras. Ce dernier loue également la Rome pontificale. Mais Charles Maurras est aussi un félibre, un admirateur de la décentralisation et la Provence joue le rôle d'interface entre la beauté et hellénique et la France.

M. Amalvi relève cependant qu'il y a plusieurs antiquités chez Maurras, dont l'une au visage grimaçant. Ainsi, le chef de file de l'A.F. disqualifie l'art mycénien et l'hellénistique, véritable romantisme de l'art antique. Maurras remarque également que la démocratie athénienne a ruiné tout ce que l'aristocratie avait accumulé comme trésor. La Rome impériale n'échappe pas au *distinguo* : elle peut être présentée telle le cheval de Troie de l'Orient. Ces réflexions désabusées ne sont pas isolées mais fondamentales dans sa pensée, Maurras revenant avec insistance sur cette antiquité juive et orientale qui a perverti l'ordre chrétien post-romain, la Réforme et la Révolution n'étant que la continuité de cette tradition.

C'est alors que M. Amalvi démontre son intérêt pour les problèmes creux ayant un arrière goût de sensationnalisme, en comparant l'attrait pour l'antiquité de Hitler et Maurras, curieux raisonnement pour un universitaire académique français ! M. Amalvi relève les racines communes de cet intérêt au travers d'un Vacher de Lapouge, d'un Jules Soury, d'un Chamberlain, ou d'un Gobineau. Il désigne une reconstruction fantasmée dans les deux cas. Fort heureusement, il note une différence de taille au sujet des théories raciales des nazis, profondément romantiques et germaniques. En revanche, il insiste peu sur la germanophobie de Maurras qui l'a placé en première ligne des résistances à Hitler, et ce dès le début des années trente !

